

Et si on imaginait ensemble la ville de demain?

La belle ville



un film de Maïmon Turina & François Marques

Jour2fête production, Dao production et Le Lokal production
présentent

La belle ville

un film de Manon Turina & François Marques

2022 - 1.85 - 5.1 - 85 minutes
Documentaire - France

AU CINÉMA LE 26 AVRIL

PRESSE
LE BUREAU DE FLORENCE
Florence Narozny
florence@lebureauflorence.fr
Mathis Elion
mathis@lebureauflorence.fr
06 86 50 24 51

DISTRIBUTION
JOUR2FÊTE
Sarah Chazelle & Étienne Ollagnier
16, rue Frochot - 75009 Paris
contact@jour2fête.com
01 40 22 92 15

jour2fête
DISTRIBUTION

Synopsis

Manon et François vous propulsent au cœur de leur voyage inspirant aux quatre coins du monde. Ils vous proposent leur vision de la belle ville de demain, à travers la rencontre de personnes ordinaires, aux initiatives révolutionnaires, qui reconnectent Hommes, Villes et Nature.



Entretien

Manon Turina & François Marques

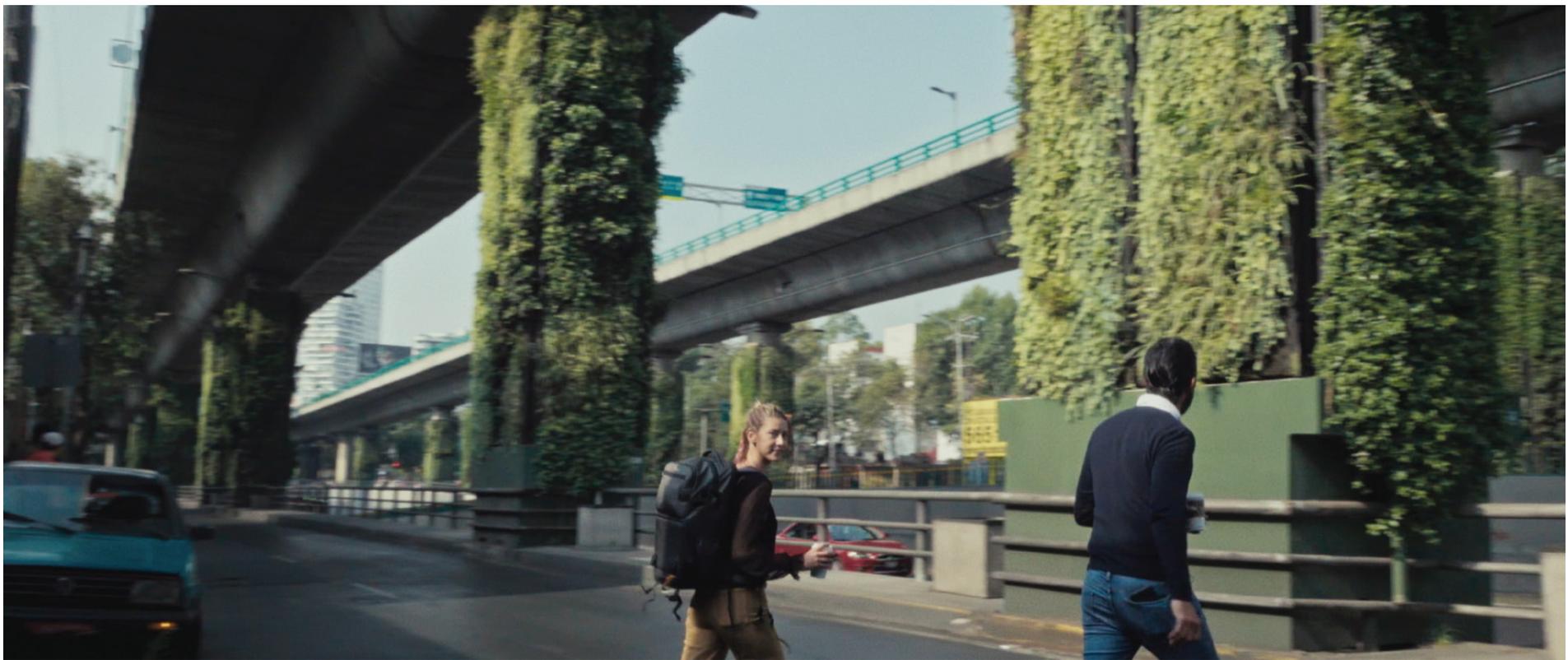


D'où est née l'idée de ce documentaire ?

François Marques. En mars 2020, lorsque la pandémie est arrivée, Manon et moi travaillions depuis six mois à Londres dans le marketing et le management. Nous adorions nos boulots et notre vie agitée de citadins. Comme tout le monde, nous nous sommes subitement retrouvés enfermés chez nous à travailler à distance. Les artifices qu'offre une grande ville – ses bars, ses cinés, ses théâtres et ses restaurants- disparus, la nature s'est mise à nous manquer et ce manque nous a conduit à réfléchir. Le coronavirus nous en laissait le temps. Dans quel genre de ville voulions-nous vivre ? A quoi pourrait ressembler la ville de demain ?

Manon Turina. Ni François ni moi n'étions spécialement écolos plutôt dans le cliché des gens qui sortent d'une école de commerce et rêvent d'une vie à mille à l'heure. La ville à l'arrêt nous obligeait à nous poser. Nous nous sommes mis à fréquenter les parcs. On découvrait le silence alors que le bruit et la circulation ne nous avaient jusque-là jamais dérangés. La pollution baissait, les animaux se hasardaient dans les rues, la nature reprenait ses droits. Il était donc possible de vivre en ville de manière harmonieuse avec la nature. Il était peut-être encore temps de contrer le chaos auquel on nous prépare depuis tant d'années, de l'aménager du moins. Nous avons eu envie de bouger. D'agir. Et nous nous sommes plongés dans les solutions que proposaient les scientifiques.

Vous n'aviez aucune expérience dans le domaine



de l'image. Qu'est-ce qui vous a décidé à choisir cette voie ?

F.M. Au cours de nos recherches, nous nous sommes rendu compte que beaucoup de solutions concrètes existaient déjà. Pourquoi ne pas aller rencontrer ces gens qui les expérimentaient et apprendre à leurs côtés ? On ne pensait pas du tout au cinéma. C'était seulement une quête personnelle dont on espérait qu'elle déboucherait sur une action.

M.T. Google nous a aidé à lister les centaines d'initiatives existantes. Puis nous avons approfondis nos recherches grâce à des livres qui traitent le sujet et en rencontrant des experts, en visio. Ensuite, il nous a fallu faire le tri, démêler les vraies bonnes idées des mauvaises- elles ont l'air fantastiques sur le papier mais leur impact se révèle carrément négatif une fois mises en œuvre.

Des experts que nous avons contactés nous ont guidé dans nos choix - « N'allez pas voir ça, c'est trop énergivore » ? etc.- Après, c'est le cœur qui a parlé.

F.M. Au bout d'environ quatre mois, nous avons retenu un certain nombre de villes dans le monde qui faisaient face à des problèmes spécifiques- chaleur, pollution, bruit, eau, accès à la nourriture, déchets, contacts humains, contacts avec la nature... Et des propositions de solutions imaginées par ceux qui y vivaient. La plus évidente, celle qui nous apparaissait comme LA solution et nous avait frappés d'emblée au début du confinement, était de reconnecter Hommes, Villes et Nature. Nous avons trouvé notre sujet.

Mais toujours pas de film en vue ?

F.M. Toujours pas. Manon et moi avons prévu de quitter nos jobs et de faire ce qui était en train de devenir un tour du monde (limité quand même ; la pandémie avait poussé certains pays à fermer leurs frontières). On cherchait évidemment à partager cette aventure avec le plus de gens possible. Comme tous les jeunes d'aujourd'hui, on pensait surtout aux réseaux sociaux avant de, peut-être, publier un livre.

M.T. Un soir, après avoir vu beaucoup de documentaires sur le sujet, dont « Demain », de Cyril Dion et Mélanie Laurent, François me dit : « *On pourrait faire un film* ». Il pensait que le cinéma était un moyen puissant de toucher les gens. Le défi m'a paru énorme, loufoque. Nous n'avions pas de matériel, nous n'avions jamais filmé. On s'est lancé. En septembre 2020, six mois après le début du confinement, nous avons quitté Londres et sommes repartis à Toulouse dont nous sommes originaires. François a trouvé une formation à l'image de trois mois. Je me suis occupée du financement et de la préparation du tournage. On s'était partagé les tâches : à lui, la technique ; à moi, la partie journalistique.

A ce moment- là, vous êtes seuls, sans producteur...

F.M. Le producteur est arrivé plus tard dans l'aventure. On se disait : « On y va, on verra où cela nous mènera... »

M.T. Dès notre arrivée à Toulouse, nous avons lancé une campagne de financement participatif, et cherché des partenaires privés. Et nous avons créé une association, Dao Production, destinée à contribuer à la transition écologique via les réseaux sociaux ou du contenu audiovisuel. Dans une gymnastique traditionnelle chinoise « Dao » signifie retrouver l'équilibre. »

« La Belle Ville » se divise en trois chapitres. Le

premier, consacré à la végétalisation, nous mène à Mexico, où Fernando Ortiz Monasterio a notamment diminué la pollution de la ville en végétalisant les pylônes qui longent les routes...

F.M. Ce qu'a imaginé – et réalisé Fernando – est l'une des premières expériences qui nous a séduite lors de nos recherches. Ce que nous avons vécu durant les deux semaines passées au Mexique est allé bien au-delà de nos espérances.

M.T. Nous arrivions un peu en conquérants, certains de trouver des réponses à nos questions ; des projets révolutionnaires. Nous avons découverts une population qui vivait à un rythme différent, avec une manière d'appréhender la transition des villes totalement déconnectée de la nôtre. Non seulement Mexico testait, à son échelle, un très large spectre de solutions autour des trois thèmes qui nous concernaient – la végétalisation, l'agriculture urbaine et le compostage -, mais, là-bas, tout le monde, philosophes, chercheurs ou citoyens lambda, était impliqué. Les Mexicains sont fous de la nature. Ces gens sont très inspirants, Paco Ayala et Piero Batandiaran, de la Huerto Roma Verde, en particulier.

Après Mexico, vous partez à Chicago.

F.M. Il y a un côté Marabout-bout de ficelle dans ce film. Nous avons calé pas mal de choses en préparant le film mais la spontanéité a aussi joué son rôle. Fernando Ortiz Monasterio qui végétalise les colonnes à Mexico, nous a mis en contact avec Rudi Scheuermann, spécialisé dans la conception de l'enveloppe végétalisée des bâtiments... Parallèlement, nous avons fait des trouvailles...

M.T. Chaque fois que nous arrivions quelque part, le premier jour



était consacré à la découverte de la ville. Arrivé à Chicago, on se balade, on monte tout en haut de la tour la plus élevée et, là, on découvre des toits végétalisés partout. On n'imaginait pas qu'une telle végétation puisse pousser ainsi. Nous faisons des recherches, harcelons la mairie de Chicago et comprenons que ces toits sont un vrai sujet : Chicago est l'une des villes où il y a le plus de toits végétalisés au monde. Nous avons frappé à la porte d'une des deux entreprises qui proposaient ce type de prestations et c'est comme cela que nous avons pu interviewer Molly Meyer, architecte et fondatrice de Omni Eco Systems.

Molly Meyer explique comment il est possible de

végétaliser un toit sans courir le risque de fissurer les immeubles. Tout - engrais, support, etc. - semble presque calculé au gramme près...

M.T. C'est vrai. Elle utilise un mélange de différentes terres et broyeurs végétaux très légers qui permet de faire tenir les racines, même lorsque les arbres grandissent. Sa technique, qui ne fait absolument pas appel à la technologie, permet de créer de véritables forêts sur des toits vieux de cent ans.

Il y a forcément un coût à tout cela...

F.M. C'est une question de priorité. On le sait maintenant : le modèle dans lequel nous vivons jusqu'ici est devenu totalement obsolète. Il faut le rebâtir entièrement.

M.T. Et mettre ces solutions en œuvre. Il est urgent d'inspirer les architectes et urbanistes, qu'ils soient quinquagénaires ou encore à l'école, pour qu'ils construisent autrement. Tout le monde doit participer à cet effort de transformation –le particulier sur sa terrasse, les collectifs à travers des associations, les entreprises, les municipalités... Il n'est plus possible de rejeter systématiquement la faute sur les autres. Nous sommes tous des leviers d'action.

Les politiques ne vont pas toujours dans ce sens. N'y-a-t-il pas trop d'utopie dans vos propos ?

M.T. Nous en sommes conscients. Mais les initiatives que nous avons découvertes sont concrètes, elles existent déjà. Les projets que nous montrons vont-ils pouvoir durer ? Tenir financièrement ? Un jour, au Mexique, alors que nous lui confessons nos doutes, Paco Ayala nous a dit : *« Le monde a toujours traversé des crises – celle du bois, celle du pétrole ...- mais la vie est là et les gens avancent. Ils le font emplis d'illusions qu'ils transmettent à leurs descendants. Du bouche à oreille, nous sommes passés à l'écriture, puis, aujourd'hui, à internet. C'est la même chose. Nous sommes dans une nouvelle période de transition et c'est à nouveau maintenant qu'il faut faire preuve d'imagination. »*

Ses mots nous ont réconfortés. Paco a raison : il est vital de créer de nouveaux imaginaires, des imaginaires concrets, loin des films catastrophes qu'on nous déroule chaque jour. Agir, ne pas subir.

F.M. Nous mettons des images, des mots et des faits précis sur

les « projets de développement durable » abstraits dont on nous parle si souvent. Toutes ces expériences ne sont certainement pas parfaites. Elles sont améliorables. Mais c'est un début. La transition va prendre des décennies. C'est bizarre à vivre. Pour autant, on ne peut pas continuer à vivre comme aujourd'hui, et il est essentiel de contribuer à cette transition.

Dans le chapitre deux, consacré à l'agriculture urbaine, vous évoquez les tiny forests, ces petites forêts à biodiversité élevée qui peuvent pousser dans nos villes...

M.T. Elles sont petites, on peut les installer partout. Elles permettent de reverdir un peu les métropoles et de créer des espaces de repos et d'enseignement.

Ces tiny forests sont pourtant assez critiquées. On leur reproche de provoquer la mort de beaucoup d'autres arbres...

M.T. C'est vrai et nous avons longuement hésité à les faire rentrer dans « La Belle Ville ». Pour autant elles peuvent s'intégrer facilement dans toutes les villes du monde, même les plus denses, puisqu'elles font la taille d'un terrain de tennis.

Pour qu'une tiny forest ait un impact réellement positif pour la communauté, il est impératif de s'entourer d'experts et d'écologues qui connaissent le territoire. Comme tous les projets de végétalisation à grande échelle, ils demandent une expertise du territoire pour qu'ils soient viables et positifs.

Autre sujet passionnant dans ce chapitre deux,

le fantasme qui conduirait les villes à être autonomes en réussissant à cultiver ce qu'elles consomment.

F.M. Cela a été l'occasion d'un débat entre Manon et moi- elle, plus dans l'utopie, et moi, l'étant beaucoup moins- et il nous a bien fallu admettre qu'il s'agissait bel et bien d'un fantasme. Les projets en haute-technologie qui font pousser des salades hors sol avec des LED et de la ventilation utilisent énormément d'énergie n'ont rien d'intéressant. C'est typiquement ces fausses bonnes idées qui fleurissent parfois aujourd'hui. En revanche, l'agriculture urbaine à d'autres rôles et bienfaits qui sont essentiels pour la transition des villes, et en complément, relocaliser l'agriculture autour des métropoles en se réappropriant les ceintures vertes qui les entourent constituerait un vrai atout.

Vous militez aussi pour que les citadins se familiarisent avec la nature en cultivant fruits et légumes sur leur balcon ou le rebord de leur fenêtre...

F.M. Qu'ils revoient déjà la nature et l'agriculture près d'eux les sensibiliseraient à la réalité de ces métiers. Les gens des villes n'ont plus aucune idée de la variété des légumes qui existent et encore moins du temps qu'il faut prendre pour qu'ils poussent. S'amuser à en cultiver chez soi est une autre manière de se reconnecter au vivant.

M.T. Cela peut paraître futile de planter des tomates cerises, du basilic et des oignons dans un pot. Pourtant, à une micro-échelle, qui ne nous permet évidemment pas de nous alimenter, cela permet de comprendre la nature de s'y reconnecter et de partager – un peu- les difficultés du monde agricole. Citadins et gens de la campagne ne peuvent pas continuer à cheminer séparément. Aujourd'hui, les agriculteurs portent seuls la charge de nourrir le monde. On leur tire dans les pattes parce qu'ils utilisent des pesticides et qu'ils pourrissent les sols mais, en même temps, on les incite à le faire et à baisser leurs prix. Ne serait-il pas temps de

choisir de les soutenir ?

Le dernier chapitre du film traite de compostage. On a le sentiment que c'est une notion désormais familière pour la plupart des gens...

F.M. Ils savent que ça existe et y sont favorables mais, dans les faits, en ville, rien ne se passe. L'un des enjeux du film est précisément de montrer que c'est possible et qu'il est inutile d'attendre que les municipalités proposent une nouvelle poubelle pour s'y mettre. Il existe des techniques pour le faire soi-même (même sans insectes ni odeurs !), on peut aussi rejoindre des collectifs ; une loi officialisera d'ailleurs en 2024 l'obligation de récupérer ces déchets qui constituent un tiers de nos poubelles et qui sont actuellement incinérés. D'ores et déjà, chacun peut agir à son échelle. A travers le voyage, nous avons compris que cela relève du bon sens.

Au moment de dresser votre feuille de route, vous mentionniez avoir été limité dans vos choix par les pays dont les frontières étaient fermées à cause de la pandémie. Lesquels regrettez-vous ne pas avoir visités ?

M.T. Même si nous en montrons des images grâce à un cabinet d'architecte qui nous a envoyé une vidéo, nous n'avons pas pu aller à Singapour. Et notre grand regret est de ne pas nous être rendus au Japon qui pratique beaucoup l'agriculture urbaine, notamment à Tokyo, et qui utilise des techniques très intéressantes en matière de compostage. Là-bas, la nature est présente dans le moindre recoin des villes malgré leur densité.

Vous n'aviez pas de producteur, vous n'aviez pas



non plus d'expérience en matière de post production. Comment avez-vous abordé le montage ?

M.T. Nous avons soixante-dix heures de rushes. Au bout de six mois de tournage, malgré les fonds collectés grâce au crowdfunding et l'aide d'un partenaire -Accord Invest-, nous étions à sec. On pensait monter seul. Bidouiller. Nous avons eu une chance énorme : c'est le moment qu'ont choisi la métropole de Toulouse, la région Occitanie et Crédit Agricole Immobilier, pour accepter de soutenir notre projet. Nous avons de quoi rémunérer une équipe de professionnels pour travailler avec nous. Pas de bidouillage !

F.M. Autant nous avons géré nos choix, autant nous pouvons déléguer l'aspect technique de cette étape. C'était rassurant. Jour2fête, le distributeur est arrivé peu après. Ce film a vraiment été une aventure humaine fantastique tant pendant le tournage, la post production, et maintenant la distribution.

M.T. En sortant de post-production, nous étions comme des fous. Ce que nous vivons aujourd'hui est de l'ordre du rêve, nous avons l'ambition d'en arriver là mais jamais nous aurions cru que le rêve devienne réalité et que les messages du film puissent être diffusés à si grande échelle !

Quels projets avez-vous maintenant ?

M.T. Accompagner « La Belle Ville » le plus longtemps possible pour sensibiliser le plus grand nombre de gens à une réflexion sur la transition des villes ; réfléchir à de nouveaux films qui permettent de faire passer des messages et de déclencher un nouvel imaginaire. Que les gens puissent se dire en sortant : « J'ai envie de participer à cette transition. » Nous sommes aujourd'hui 75% à vivre en ville. Nous serons 85 % demain. C'est urgent.

F.M. Le cinéma nous a pris aux tripes, nous n'avons pas envie

de le lâcher et pas envie non plus d'oublier nos objectifs ! Le film que nous avons créé est fait pour inspirer et susciter l'envie d'aller vers ce nouvel imaginaire. Pour autant il ne permet pas de comprendre concrètement comment dupliquer les initiatives du film dans d'autres territoires, chez soi. Alors, nous souhaitons partager des clés concrètes pour que les spectateurs inspirés par le film soient soutenus pour passer à l'action. Pour cela, on a créé un site internet avec : des fiches actions qui seront disponibles à la sortie du film et adaptés à chaque échelle d'action (des fiches actions pour les institutions publiques, les entreprises, les citoyens, les enseignants et les associations), une carte interactive sera également disponible pour que chacun puisse identifier les projets déjà existants dans sa ville, et un forum appelé « Ma Belle Ville » permettra à chacun de partager ses projets et réalisations.

les Intervenants

Piero Barandiarán & Paco



Fondateurs du “Huerto Roma Verde” un lieu dédié à la transition de nos villes à Mexico City.

En 2012, Huerto Roma Verde est né sur un terrain qui avait été abandonné pendant plus de 27 ans. Des citoyens et des organisations sociales se sont chargés de régénérer cet espace, dans le but de mener à bien des activités et des projets socio-environnementaux qui profitent à tous. Huerto Roma Verde est une petite oasis située dans la ville de Mexico qui s’appuie sur la permaculture et le savoir indigène et qui utilise la biologie sociale et le savoir intuitif pour générer des communautés conscientes qui travaillent en faveur de leur environnement local afin de réduire notre empreinte et de créer des modèles régénérateurs qui fonctionnent pour la terre et non contre elle”. Pour Piero et Paco, nous devons créer des espaces dans les villes qui nous relient à la terre, qui sont capables de promouvoir l’autogestion de l’alimentation agroécologique, en nous montrant le pouvoir de guérison des plantes et la capacité que les matériaux naturels locaux et recyclés nous offrent pour concevoir notre habitabilité et ainsi co-créer une communauté capable de tisser des relations inclusives qui favorisent la croissance durable dans leurs environnements locaux. Ce sont des jardins d’espoir parce qu’ils favorisent un sentiment-pensée qui se nourrit de la compréhension qui émerge de la compréhension systémique et qui permet donc à l’empathie de commencer à s’éveiller dans le cœur de ceux qui vivent cette interconnexion.

Fernando Ortiz Monasterio



Architecte mexicain.

Rudi Scheuermann



Directeur monde de la conception des enveloppes de bâtiment chez Arup.

La ville de Mexico City compte 3,7 mètres carrés d'espaces verts par habitant et l'Organisation mondiale de la santé affirme qu'un nombre inférieur à 9 peut être critique en termes de maladies respiratoires. Verde Vertical s'est fixé pour objectif de réaliser ces 30 millions de mètres carrés nécessaires à la récupération des espaces verts de la ville, en utilisant les infrastructures existantes : maisons, bâtiments, infrastructures urbaines : tout ce que l'homme a construit. L'architecte a créé plus de 100 milles mètres carrés d'espaces verts et la ville a donc besoin de plus de 29 millions pour atteindre cet objectif qui paraît inatteignable...

En tant qu'architecte et ingénieur, il a développé la conception de l'enveloppe du bâtiment et de nombreuses disciplines spécialisées, notamment la physique du bâtiment, la protection contre les incendies, les matériaux, la conception de l'éclairage et l'acoustique dans notre bureau allemand. Il se concentre sur la conception multidisciplinaire d'enveloppes de bâtiments durables et efficaces sur le plan énergétique. Rudi Scheuermann a étudié l'architecture à l'Université de Karlsruhe et a ensuite effectué une étude de recherche à Bath, en Angleterre, avec un master d'architecture en constructions à membrane. Il a travaillé pour des cabinets d'architectes et d'ingénieurs en Allemagne, aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Maurice Maggi



Écrivain, défenseur de la nature urbaine.

Maurice Maggi est né et habite à Zurich. Connus comme « le jardinier sauvage », ou encore « le cuisinier-guérillero », il sème partout où il le peut, en ville et en cachette et récolte aussi toutes les plantes sauvages qui lui tombent sous la main pour les emmener dans sa cuisine... Paysagiste confirmé, il se livre ainsi depuis plus de 20 ans à des actions de « green guerilla », jardinant sauvagement des surfaces inutilisées pour les embellir. Il promeut depuis toujours le développement et la conception de la « nature-urbaine ».

Molly Meyer



Fondatrice d'Omni Ecosystems.

Molly Meyer, biogéochimiste formée à l'université de Stanford et PDG d'Omni Ecosystems et de Rooftop Green Works à Chicago, fait partie de la nouvelle génération d'innovateurs du secteur des toits verts. L'approche de Mme Meyer en matière de conception de toits verts met l'accent sur l'abordabilité et la simplicité, dans le but de maximiser la biodiversité. Par l'intermédiaire de ses sociétés sœurs, Meyer vend et installe un système de plateaux de toit vert spécialement conçu pour accueillir des espèces végétales exceptionnellement diverses dans un milieu de croissance peu profond, notamment dans des prairies de placage.

Tine Vanfraechem



Ex-Chef de projet chez Good Planet.

Tine travaille à l'implantation et à l'animation des "Tiny Forest" en Belgique. Une Tiny Forest® est une forêt indigène dense de la taille d'un terrain de tennis. Cette forêt est un endroit agréable non seulement pour les papillons, les oiseaux, les abeilles et les petits mammifères, mais aussi pour les humains. Les enfants apprennent à connaître la nature belge et ce, dans un endroit en plein air. Et les habitants peuvent se rencontrer dans un endroit agréable et sain.

Philippe Clergeau



Consultant en écologie urbaine.

Philippe Clergeau est professeur en écologie au Muséum National d'Histoire Naturelle. Ses recherches en écologie urbaine sont ciblées sur les constructions des biodiversités urbaines et notamment sur le rôle de l'organisation des paysages sur les dispersions animales ; il travaille sur les relations entre écologie et planification aux différentes échelles, particulièrement mise en œuvre des trames vertes dans les projets urbains. Il est également spécialisé dans les comportements et la gestion des espèces invasives. Philippe Clergeau est consultant en écologie urbaine et écologie des territoires depuis fin 2011. Son objectif est d'intégrer une biodiversité fonctionnelle comme moteur d'un urbanisme durable.

Valérie Tsimba



Écrivain, citadine, défenseuse du jardin nourricier.

Valéry Tsimba veut encourager la pratique du jardinage en ville. À l'heure où tout le monde rêve d'un petit coin de potager. Citadine, Valéry Tsimba travaille à La Défense et est une véritable passionnée de jardinage. Elle consacre son temps libre à arpenter les jardins partagés de la banlieue parisienne, troquer des graines et organiser des ateliers pour les enfants. De son bout de terre en jardin partagé à son balcon, Valéry prône les vertus de la permaculture pour créer l'abondance. Figurez-vous que Valéry s'est presque entièrement nourrie des récoltes de son balcon pendant le confinement ! Quoi de mieux que de consommer ce que l'on a soi-même cultivé ?

Marco Claussen



Philosophe, Co-fondateur de “Verte Nomade” et “Prinzessinnengarten”.

Marco Clausen a fondé avec Robert Shaw l'organisation à but non lucratif “Nomadisch Grün” (Vert nomade), qui vise à transformer les espaces urbains abandonnés en jardins sociaux et écologiques. Il est le coinitiateur du Prinzessinnengarten : un lieu dédié à l'agriculture urbaine, à l'apprentissage environnemental et à la participation du voisinage sur la Moritzplatz à Berlin-Kreuzberg. Marco Clausen a organisé plusieurs ateliers et événements thématiques sur l'alimentation de la ville, la participation des jeunes, la résilience urbaine et l'agriculture urbaine dans le contexte européen. Par le biais de conférences, de publications et de la création de réseaux, il contribue à la question de savoir comment nos villes feront face aux défis de l'avenir.

Daniel Dermitzel



Coordinateur chez Prinzessinnengarten.

Daniel Dermitzel est un philosophe-jardinier. Pour lui, les humains sont en conflit avec la terre. S'occuper de la terre est un pas vers la guérison de ce conflit. Tendre la main à la terre est une pratique qui consiste à travailler ensemble, en pleine conscience, dans des potagers ou de petites fermes. Il s'agit d'une pratique de guérison qui peut nous aider à reconnaître les nombreuses blessures que nous causons à la Terre, nous permettre de nous reconnaître comme faisant partie de la nature et de retomber en amour avec la Terre Mère.

Guillaume Morel



Ingénieur paysagiste, Chercheur en agriculture urbaine,
Auteur du livre « Agriculteurs urbain ».

Sa passion pour la ville et la nature le pousse tout naturellement à orienter sa carrière professionnelle vers la végétalisation de la ville et de ses bâtiments, en intégrant des dimensions écologiques, techniques et esthétiques. Il travaille aux Etats-Unis et à Singapour sur la conception de toitures végétalisées puis rejoint la France pour intégrer durant huit ans des agences d'architecture du paysage. Le domaine innovant de l'agriculture urbaine le passionne depuis plusieurs années c'est pourquoi il co-conçoit des lieux de production participative dans ses projets d'aménagement d'espace public. Depuis 2015, il est chargé de mission en agriculture urbaine pour le compte d'ASTREDHOR et a dirigé l'écriture du livre « Agriculteurs urbain » aux Editions France Agricole.

Nicolas Brassier



Directeur chez Peas & Love.

Pour Nicolas, l'agriculture urbaine joue un rôle essentiel de sensibilisation du citoyen à son environnement, à la qualité de ce qu'il mange ; elle favorise l'envie de consommer local. L'objectif, d'après moi, n'est pas de nourrir les villes, mais plutôt de rendre accessibles à la population le monde agricole et ses métiers précieux, qui ont été malmenés par l'urbanisation.

Enzon Favoino



Président de Zéro Waste Europe.

Enzo Favoino est un expert technique et un chercheur à la Scuola Agraria del Parco di Monza, avec des décennies d'expérience dans la collecte sélective, le recyclage, le compostage et la prévention. M. Favoino est également un expert de la législation européenne sur les déchets et une ressource précieuse pour l'élaboration des politiques européennes. Il est l'un des fondateurs du réseau européen de compostage et le coordinateur du comité scientifique du Centre de recherche sur le zéro déchet en Italie.

Ken Dunn



Fondateur de Resource Center.

En 1972, Ken a fondé le Resource Center, une organisation à but non lucratif qui compte parmi ses programmes un service qui transforme les déchets des restaurants en compost pour ses parcelles mobiles City Farm. Ken ramasse le compost dans toute la ville ; sa tournée hebdomadaire dans le West Loop inclut également The Publican, City Winery et d'autres entreprises. Les agriculteurs de la City Farm de Ken utilisent ensuite le compost pour dépolluer les sols, et faire pousser des herbes et des légumes. Il est celui qui fait le lien entre les fermes urbaines et le compostage en ville.

Anouck Barcat



Ex-Directrice des affaires publiques Upcycle, et ex-présidente AFAUP.

Engagée en faveur de la transition écologique, Anouck Barcat met toute son énergie dans des projets à impacts rapides et forts et qui contribuent à accélérer le changement. Après un parcours de 15 ans à l'étranger, elle s'est immergée en France depuis 8 ans dans les réseaux RSE, agriculture paysanne, économie circulaire et surtout : agriculture urbaine et le compostage, des secteurs créateurs de valeur ajoutée immense : sociale, environnementale et économique, la quadrature du cercle !

Corinne Escoffier



Fondatrice de l'association Créatures Terriennes.

Les créatures terriennes permettent l'entraide pour démarrer facilement le compostage en appartement selon une méthode, encore peu connue, d'origine japonaise. Les personnes qui pratiquent cette méthode échangent des conseils, se rencontrent de préférence à côté de chez soi !

Florian et Delphine



Membres de l'association Jardin partagé Truillot.

Toutes les activités de cette association, avant, pendant et après le compost, sont l'occasion d'expérimenter ensemble un nouvel art de vivre, campé dans son environnement urbain, mais qui se déploie au rythme de la terre et des saisons. Tout le monde s'implique, avec ce qu'il est et ce qu'il aime faire. En plus du compost de la rue Lacharrière le Jardin partagé Truillot, c'est plusieurs parcelles à jardiner, pour transformer l'espace public et abaisser la température dans notre arrondissement, le plus dense et le moins vert de Paris, et donc le plus chaud. Florian et Delphine nous font découvrir une vision 360° des activités de jardinage et de compostage en tant que citoyens. Un mouvement citoyen source d'espoir et un modèle à dupliquer voilà ce qu'ils nous proposent pour "La belle ville" de demain.



Liste Technique

UN FILM DE
 PRODUIT PAR
 MUSIQUE ORIGINALE
 MONTAGE IMAGE ET SON
 ÉTALONNAGE NUMÉRIQUE
 MIXAGE
 GRAPHISME ET ANIMATION
 AVEC LE SOUTIEN DE
 EN ASSOCIATION AVEC
 AVEC LA PARTICIPATION DE

MANON TURINA ET FRANCOIS MARQUES
JOUR2FÊTE PRODUCTION, DAO PRODUCTION, LE LOKAL PRODUCTION
MAXIME TISNÉ-VERSAILLES
MANON AUSSÉL
SAUL MEMETEAU
CHRISTOPHE GIROD
MESS BESSAD & PATRICE ATCHY-DALAMA
LA TSM, DE TOULOUSE METROPLE ET DE LA RÉGION OCCITANIE
LE LOKAL PRODUCTION & KAA PRODUCTION
ACCOR INVEST ET DU CREDIT AGRICOLE IMMOBILIER
ET LE FINANCEMENT PARTICIPATIF DE 215 CONTRIBUTEURS



